

XYZ. La revue de la nouvelle

Petite fleur

Audrée Wilhelmy



Numéro 121, printemps 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wilhelmy, A. (2015). Petite fleur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 57–59.

Petite fleur

Audrée Wilhelmy

D'HABITUDE, ça me fait grimacer, le métal chaud à travers ma culotte et sur mes fesses. Tout en haut de la glissade, un drôle de vertige me prend, mais je reste là longtemps, parce qu'en dessous de mes fesses, le motif à trous du module s'imprime, ça me creuse la peau et ça me fait comme des dessins en relief sur le corps. Je veux que les marques soient claires parce qu'à l'école, on trouve ça beau.

D'habitude, ça me fait grimacer. Sauf qu'aujourd'hui, je n'y pense même pas que ça fait mal, le métal très chaud. Le monsieur aux fleurs est en bas, dans les jardins du parc, il tresse des marguerites et les pose sur la tête des petites filles et moi je le regarde souvent quand il est là, mais lui, c'est comme s'il ne me voyait pas. Il prend soin des plus jeunes comme si elles étaient des anges tombés du paradis, mais passé huit ans tu n'existes plus pour lui. Les couronnes, les sourires, les têtes tapotées, c'est pour les toutes petites qui tombent dès qu'elles essaient de courir. Cette fois ça me fâche et quand je descends la grande glissade, ma jupe, elle remonte jusque sur mon ventre, et le vent mêle mes cheveux, et ma peau collante ralentit mon élan, mais je veux aller vite, très vite, et je ne sais pas comment, mais je me retrouve le nez dans le sable tout en bas. Mes genoux brûlent et saignent ; je ne pleure pas parce que ça me fait mal, je pleure parce que j'ai l'air ridicule.

Mais le monsieur aux fleurs accourt, sa main est chaude et très grosse sur mon épaule, il chuchote doucement des mots, je ne les entends pas, mais il me caresse les cheveux et repousse les mèches qui me cachent le visage, il sent le tabac et l'eau de Cologne, il sent pareil que mon père et il me prend contre lui, il me soulève et m'amène jusque sur le banc, il me couronne de marguerites et toutes les autres filles, elles n'existent plus.

— Relève un peu ta jupe, ma belle, que je le regarde, ton bobo.

Il est à genoux devant moi, ça me fait rire, ce très grand monsieur à genoux qui me caresse la jambe et sort son mouchoir pour nettoyer mes plaies, il me chatouille sous le pied, j'oublie le sang et le sable en pâte sur ma peau.

Il m'offre de me ramener chez moi. « J'ai la voiture. » C'est ce qu'il dit.

Ma mère, quand j'arrive en retard, elle pique des crises. Elle parle des inconnus et de leur voiture, de ceux qui pourraient m'amener où je ne veux pas aller, qui pourraient faire des trucs que je ne veux pas qu'ils fassent, et elle crie « les inconnus les inconnus tu n'embarques pas dans leur voiture, aux inconnus ! ». Souvent, je traîne en chemin et j'arrive en retard, alors elle se répète tout le temps.

Le monsieur aux fleurs, c'est un inconnu. Il est très gentil, il a sa main réconfortante sur mon épaule ou sur ma cuisse, il me flatte les cheveux et il sent comme mon père. Il est tout à fait l'inconnu qui effraie maman.

Alors je dis oui et je le suis.

Quand je monte dans la voiture, il me laisse m'asseoir en avant, et je suis heureuse parce que mes parents, ils me le refusent tout le temps, ils disent que ce n'est pas prudent. Avant de partir, le monsieur se penche sur moi et m'aide à boucler la ceinture, ses cheveux me chatouillent le menton ; sous mes fesses, le cuir chaud doit effacer les dessins de la glissade. La voiture ne sent pas comme celle de mon père. Elle sent le chic et les belles choses. Quand on démarre le moteur, le bruit est doux, comme une grosse voix d'homme pas pressé. Par le pare-brise, la vue est plus jolie qu'en arrière, on distingue bien les maisons, les pelouses et les jardins, au lieu de juste les voir défiler. Je ne regarde pas beaucoup. Je donne mon adresse exactement comme on me l'a interdit, puis j'attends. Et mon cœur cogne fort jusque dans mon ventre. Je suis excitée comme à Noël. J'attends, j'attends, je regarde les noms de rue qui défilent et je regarde l'homme aux fleurs qui me parle des grandes vacances et me demande si j'en profite bien. Je me demande où il m'amène, ce qui va arriver, qu'est-ce qu'on peut faire à une petite fille qu'une petite fille

ne veut pas qu'on lui fasse ; ça me surprend, les chemins par lesquels il passe ; à un moment donné, il s'arrête et parle à un autre monsieur, plus petit et quand même moins beau, il demande la route, il dit qu'il est perdu. J'imagine l'inquiétude de ma mère, elle se fâchera en premier sauf qu'après une heure, elle me cherchera, elle préparera un sermon dans sa tête, mais elle l'oubliera plus tard, parce qu'elle sera trop agitée. Le monsieur continue de parler. Déjà, c'est ma rue. Je me dis qu'il continuera tout droit, j'attends, j'imagine ma mère qui me verra passer dans la voiture d'un étranger, peut-être même qu'elle ne me verra pas, peut-être qu'elle continuera de m'attendre et de m'attendre longtemps.

L'homme s'arrête. Je suis devant chez moi. « Soigne bien tes genoux. »

C'est la bonne pelouse, celle avec les ronds jaunes dans l'herbe, c'est la bonne maison et le bon jardin, les bonnes plates-bandes de bégonias séchés qui puent, le bon tapis à l'odeur de poussière. C'est la bonne maman qui me regarde et me trouve jolie avec ma couronne de fleurs.

« Tu t'es fait mal, ma puce ? »

Je ne suis même pas en retard.